

Linguapax Afrika

Thème : Langues, diversité culturelle et paix en Afrique.

Hôtel Hilton, Yaoundé, 12-13 décembre 2006

Langues africaines, langues européennes Arrêter le génocide intellectuel dans les universités africaines

Par Prince Kum'a Ndumbe III, Professeur des Universités

www.africavenir.org

Lo si kodise bato matoi na bwambo bwa bakala mo na mo ! O si bi te nja we no, sele o ko mbuke ! O ma be o mboa ngo nya wamene, o si bie ndand'a ngo nya mbia, o si bie neni o ma kema no ná o bele ba mbambe bongo e? O pimbedi te, baise, mota ndedi a ma leye oa ngea mboa!

(Traduction: Ne nous bourrez pas les oreilles avec la langue du blanc tout le temps! Si tu ne sais pas qui tu es, alors, soit d'abord muet ! Tu es vraiment chez toi, et tu ne sais même pas décliner ta généalogie, tu ne sais pas par quel mot clé faire appel à tes ancêtres ! Si tu es perdu, alors, demande, un miséricordieux t'indiquera le chemin de la maison)

Je parle duala à l'heure de la mondialisation ? Evidemment, c'est ce qui me tient debout et me fait marcher la tête haute, pendant que je dialogue avec l'occident dans ses langues.

Les universités dans les pays africains ne sont toujours pas des universités africaines, dans la plupart des cas, mais des universités d'obédience étrangère, occidentale, européenne ou nord-américaine. La conception, la philosophie, l'orientation, la recherche, même les rituels des cérémonies académiques sont souvent une mauvaise copie, parfois bien grotesque des universités des anciennes ou des nouvelles métropoles. Il est urgent que les universités en Afrique deviennent des universités africaines, que les universités au Cameroun deviennent des universités camerounaises, Le génocide intellectuel a fait assez de massacre comme ça ici chez nous, ça suffit, il faut arrêter.

Mon discours n'est ni anti-blanc, ni xénophobe. Il s'agit ici de dévoiler les mécanismes d'un abrutissement mortel qui prive l'humanité entière de précieux acquis scientifiques rassemblés par les peuples noirs depuis des millénaires. Ce discours interpelle aussi le blanc pour qu'il se pose cette question : « qu'est-ce que cela a signifié que d'être blanc lors de ces cinq derniers siècles et quels en ont été les répercussions pour le blanc lui-même et pour les autres ? »

1 - La langue du blanc, c'est la langue tout court, paraît-il

Je m'adresse à vous en français, dans la langue du blanc, ici à Yaoundé, capitale du Cameroun, dans ce milieu universitaire destiné à la petite minorité qui a accepté de courber l'échine devant le pouvoir omniprésent et multiforme des métropoles coloniales ou postcoloniales de l'occident. La vaste majorité des Camerounais n'aura pas accès à ce discours articulé dans une langue qui n'est pas la leur et qui a fait d'eux les exclus des rouages de décisions de leur propre destinée. La langue de l'étranger est devenue chez nous la clé d'accès aux institutions qui nous régissent et aux décisions qui gèrent notre quotidien. La compétition pour la maîtrise de cette langue est devenue obsessionnelle car il s'agit d'affûter toutes ses armes pour échapper à l'exclusion dans laquelle se retrouve l'immense majorité de

la population. L'université est une étape supérieure de cette compétition dans l'extraversion. La langue utilisée par l'université est l'une des premières conditions d'accès. Vous ne maîtrisez pas la langue du blanc, de l'étranger, alors, vous n'avez pas droit à la formation chez vous, même pas à l'école primaire, vous n'avez droit à aucune formation de valeur, quelque soit votre génie, et tant pis pour vous. Vous ne voulez pas parler la langue du blanc, la langue tout court ? Alors, vous resterez dans votre barbarisme articulé dans votre patois incompréhensible, votre dialecte incapable de véhiculer la pensée, votre langue vernaculaire peu appropriée pour la création et le progrès. Il n'y a de langue que la langue du blanc. Cette langue du blanc véhicule la pensée, la vision du monde, articule la création et le progrès de manière universelle, aussi bien pour lui-même que pour vous, tous ces petits nègres assoiffés d'une place au soleil géré par l'homme blanc. Il est urgent de démanteler cette logique de domination excessive passant par la maîtrise de la langue de l'autre pendant que l'on perd complètement la mémoire de soi-même et que l'on devient incapable d'articuler sa propre pensée grâce au véhicule de sa propre langue.

Cheikh Anta Diop avait pris la peine de traduire la « théorie de la relativité » d'Albert Einstein en langue wolof pour démontrer que ce n'est pas seulement dans la langue de l'ancien égyptien que les noirs pouvaient passer maître dans les sciences mathématiques, physiques, chimiques ou médicales, mais que les langues africaines d'aujourd'hui sont elles aussi capables d'articuler la pensée dans toutes les disciplines scientifiques. Cela ne signifie pas que les manuels scolaires et universitaires seraient aujourd'hui prêts dans les langues africaines. Mais cela signifie que l'escroquerie de la domination coloniale et postcoloniale à travers l'imposition de la langue du blanc chez nous a été dévoilée et que la direction pour sortir de cette domination et du sous-développement qu'elle engendre est claire. Cette direction dit ceci : les Africains doivent se réapproprier leurs langues, en refaire le véhicule fondamental de leurs pensées, de leurs créations, de leurs éducations, de leurs rêves, de leurs visions du monde. Ce n'est pas une simple question de langue. C'est une question de survie de la nation, de maîtrise collective du destin d'un peuple, c'est une question de développement pensé et géré par une nation pour son propre épanouissement.

2 - Langue, héritage scientifique et articulation de la pensée

Aucune nation ne s'est développée en éradiquant sa ou ses propres langues et en ingurgitant la langue d'un autre peuple sans s'enliser sous la domination durable de celle-ci. Aucune nation ne s'est développée en coupant le cordon ombilical avec son propre héritage intellectuel et spirituel, en décrétant qu'aucun héritage propre, surtout scientifique, ne serait palpable et que brusquement, tout devait venir de l'extérieur, du peuple dominateur, et articulé dans la langue et le lit de pensée de ce peuple étranger. Comment veut-on faire avaler à l'Afrique et aux Africains du 21^è siècle une couleuvre aussi mortelle ?

Les universités en Afrique aujourd'hui sont devenues la citadelle de la domination étrangère dans laquelle est moulée une élite complètement extravertie, tournée vers l'extérieur, vers le ou les pays dominateurs appelés aujourd'hui donateurs. Les Africains sont formés dans ces universités, comme ici au Cameroun, dans la langue du blanc, dans la pensée du blanc, en philosophie, en théologie, en langues, en économie, en droit, en médecine, en pharmacie, en chimie, en mathématiques, en physique, etc.

Certains hommes politiques européens gèrent si bien cette situation qu'ils en sont à proposer aux meilleurs des élites africaines de cette formation de domination d'intégrer tout simplement les métropoles européennes et de se laisser mouler dans les rouages de la

mondialisation en Europe. Avec les conditions de sous-développement, de salaires misérables des universitaires, les diplômés des universités africaines poseront massivement leur candidature à cette immigration d'un nouveau style. L'Inde avec ses 700.000 ingénieurs a su mettre un frein à cet appât européen. En effet, c'est comme si les autres maintenant devaient supporter la charge financière de la formation d'une élite que l'Europe ou l'Amérique du nord utiliseraient par la suite pour booster leurs économies.

Dans les universités de la plupart des pays africains, l'héritage scientifique millénaire des peuples africains est occultée, son accès est même interdit par la réglementation, il devient inexistant pour l'apprenant qui en déduira implicitement que le blanc est seul maître de la science et qu'on ne peut exceller qu'en devenant son brillant élève. Les lauréats africains de ces universités, sans le vouloir et sans le savoir, deviennent les instruments privilégiés de la perpétration de la domination étrangère, chez eux, ils deviennent sans le vouloir et sans le savoir, une cinquième colonne bien structurée qui monopolisera le pouvoir politique, administratif, financier et militaire dans leur propre pays pour le mettre résolument au service de l'étranger. Une promotion ne deviendra possible que dans la logique de cette perspective.

Ces universités africaines ne peuvent alors produire que la reproduction du modèle destiné à l'aliénation durable des peuples africains, même si de temps en temps, des sursauts obligent à passer une légère couche d'africanité dans telle ou telle discipline. Dans quelle discipline scientifique de nos universités camerounaises l'héritage scientifique africain rassemblé depuis des millénaires ou du moins depuis des siècles serait-il devenu l'objet, je ne dirais pas central, mais substantiel de l'enseignement et de la formation ? Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Il faut le reconnaître avec humilité. Cela dit, la recherche scientifique d'aujourd'hui et des prochaines décennies ont l'obligation de collecter, de rassembler et de réhabiliter l'héritage scientifique africain dans toutes les disciplines, et le politique a le devoir d'encourager, d'encadrer, de financer cette réhabilitation et d'ouvrir les portes des écoles et universités à cet héritage. Ce ne sera pas seulement un bien pour les Africains et pour le développement de l'Afrique, les étudiants et chercheurs des pays aujourd'hui donateurs afflueront parce qu'ils pourront enfin s'abreuver aux sources scientifiques modernes véritablement africaines. Nous aurons cessé de produire de mauvaises copies des discours scientifiques des autres, nous serons enfin devenus des créateurs de la science dans le monde de la technologie et de la pensée mondialisées.

3 - Langues étrangères et formation de « l'illustre illettré et ignorant de soi-même »

Je voudrais m'appesantir sur un aspect des langues étrangères peu discuté dans nos universités. Les langues étrangères ne sont pas seulement des langues exclusives d'enseignement comme le français et l'anglais chez nous. Elles bénéficient aussi de départements entiers dans les facultés des lettres, arts et sciences humaines. Les étudiants se spécialisent ainsi dans la langue, la linguistique, la littérature et la civilisation du ou des pays d'origine. Il en est de même d'autres langues européennes comme l'allemand, l'espagnol, l'italien, le grec ou le latin, etc. qui bénéficient de départements ou de sections de recherche et d'enseignement. Ces départements de langues étrangères se retrouvent dans les universités occidentales et une copie camerounaise a été collée dans nos structures universitaires. Je constate cependant une situation dramatique dans laquelle cette copie africaine ou camerounaise plonge nos étudiants. Dans les universités européennes, un étudiant français p.e. qui est inscrit en licence d'allemand parle, écrit, maîtrise sa langue française depuis le jardin d'enfant. Il pense dans sa langue, construit son argumentation dans la logique de la langue française, il rêve en français et a une vision du monde bien française. L'allemand qu'il

apprend depuis le lycée est une ouverture, un enrichissement qui viendront s'implanter sur ses acquis constitués de son monde scientifique français, il pourra en faire son métier et pourra naviguer entre le monde scientifique allemand et le monde scientifique français, il pourra servir d'intermédiaire ou de pont. L'étudiant japonais qui fait des études d'allemand ne maîtrise pas seulement parfaitement sa langue japonaise, il maîtrise l'histoire du Japon, la littérature japonaise, le mode de pensée et la logique japonaises, il est profondément intégré dans sa culture, dans son univers religieux japonais, dans sa vision du monde japonaise.

L'étudiant camerounais qui fait sa licence en français, en anglais, en allemand, en espagnol ou en italien est dans l'écrasante majorité des cas un illustre illettré et ignorant dans sa propre langue camerounaise. Quand vous lui poserez la question : « quelle langue parlez-vous ? » Il vous répondra souverainement : « français, anglais, allemand ou espagnol/italien », selon les disciplines. Quand vous insisterez en disant : « Est-ce tout ? » Il dira « oui ». Quand vous ajouterez, « vous n'avez pas de langue maternelle ? », il s'exclamera alors : « Ah, mon patois ! Je parle un peu ». Dans la plupart des cas, il peut à peine tenir une bonne conversation, un raisonnement dans sa langue, il ne sait pas l'écrire et ne peut rédiger ni une lettre, ni un poème dans sa propre langue. Cet illustré illettré et ignorant de son propre héritage linguistique est cependant appelé à passer maître dans la langue, la littérature, la pensée et le monde de l'Européen ou de l'Américain. Il n'a été instruit ni dans la langue, ni dans la pensée, ni dans la littérature, ni dans le monde qui sont sensés être les siens. Cet *illustre illettré et ignorant de soi-même* intériorisera essentiellement des valeurs et repères européens, il s'intégrera dans la pensée et la logique des autres, et appliquera à ses futurs élèves des lycées et collèges ou à ses étudiants les mêmes méthodes occidentales, il transmettra la même logique de hiérarchisation scientifique et de domination, peut-être sans le savoir, sans le vouloir. Nous produisons ainsi dans nos universités des étudiants de langue maîtres dans les langues et la pensée des Européens, mais dangereusement ignorants de leurs propres langues et de la pensée de leur propre peuple. C'est terrible comme système de reproduction de la domination étrangère, c'est injustifiable pour les impôts du contribuable camerounais qui financent ce genre de cycle d'études, c'est inacceptable et contraire à toute rentabilité pour le développement d'un pays comme le Cameroun.

Dans les départements de français ou d'anglais, les auteurs africains sont certes aussi traités, mais ce ne sont que ces auteurs qui écrivent dans la langue du blanc. Il s'agit de livres publiés depuis la fin de la première guerre mondiale dans les langues européennes par des Africains. Mais l'énorme héritage linguistique et littéraire de l'Afrique dans nos langues n'est pas prise en compte dans ces départements, encore moins dans les départements d'allemand, d'espagnol ou d'italien. Ces étudiants obtiendront ainsi leurs licences, maîtrises ou doctorats en demeurant profondément ignorants de leur propre langue et littérature, donc de leur propre héritage scientifique dans les domaines qui les concernent. Comment voulez-vous qu'un cadre ainsi structuré soit appelé à résoudre les problèmes qui interpellent son pays, le Cameroun ? Comment voulez-vous qu'un *illustre illettré et ignorant de soi-même* prétende un jour conduire avec succès les destinées de la nation comme président de la république, ministre, directeur général, chef de service, chef de bureau ou simple cadre ?

4 - Langue et changement de cap politique pour les universités africaines et camerounaises

Les universités en Afrique sont interpellées pour devenir des universités africaines sur le sol de l'Afrique. Et la langue est à la base de tout, de toute pensée, de toute articulation, de toute création. Les langues africaines doivent faire leur entrée solennelle dans les universités

africaines, comme langues d'enseignement, comme langues de recherche, comme langues d'études comparées avec les langues étrangères. Les langues européennes doivent cesser d'être des langues de détournement de soi pour l'Africain, des langues de domination et d'aliénation structurelles. Les langues européennes doivent devenir en Afrique des langues partenaires, des langues d'ouverture et de dialogue franc. Cela devra se faire progressivement, par étapes, mais cela devra se faire, impérativement.

Les départements de langues africaines de nos universités n'ont pas été créés par souci d'africaniser nos universités africaines. Elles sont, comme les autres départements, issus de la logique du système universitaire colonial de la métropole qui faisait étudier ces langues pour l'évangélisation – gagner l'âme de l'Africain au christianisme et à l'idéologie de soumission en domination coloniale-, pour des connaissances anthropologiques ou ethnologiques et pour des passerelles de communication avec le colonisé. Ces départements ont existé dans les universités de la plupart des puissances coloniales à Paris, Berlin, Bruxelles, Londres, etc. et avaient toujours un statut exotique avec peu d'étudiants. Il n'est donc pas surprenant de constater que dans nos universités africaines, ces départements ont conservé ce statut marginal pour ne pas dire exotique, avec peu d'étudiants, comme s'il ne s'agissait pas d'une question d'intérêt national !

Les départements de langues africaines de nos universités ne devront pas évoluer en vase clos et le débat sur les langues africaines devra s'élargir. Autant ces départements sont appelés à développer scientifiquement les langues africaines à l'échelle continentale, en collaborant étroitement entre universités, autant ces départements sont appelés à être aussi des prestataires de service pour tous les autres départements de nos universités.

Je propose dans la phase actuelle cinq pas à faire progressivement :

1 - Les étudiants des départements de français, d'anglais, d'allemand, d'espagnol, d'italien ou d'autres langues étrangères intégreront obligatoirement dans leur cursus des unités de valeurs de langues et littératures en langues africaines. Le but serait d'aider ces étudiants à lire, écrire et maîtriser au moins une langue africaine, à découvrir la littérature en langue africaine, même si celle-ci n'est pas nécessairement la langue locale de l'étudiant.

2 - Les étudiants de toutes les autres facultés, y compris les facultés de sciences et de médecine, intègrent obligatoirement un module de langue africaine dans leur cursus

3 - la formation programmée et accélérée d'enseignants de langues africaines

4 - L'élaboration de manuels pédagogiques spécialisés adaptés aux enseignements des langues africaines dans ces différents départements et dans les facultés spécifiques

5 - L'utilisation systématique de l'Internet pour le travail scientifique, d'enseignement, de vulgarisation et de communication en langues africaines

Ces mesures engendreront de nouveaux emplois comme traducteurs, enseignants de langues africaines pour le primaire, les lycées et collèges et pour les universités. Des spécialisations dans ces langues se feront en médecine, pharmacie, physique, chimie, droit, économie,

informatique, etc. Des journaux, des revues, des livres seront édités par de nouvelles maisons d'éditions spécialisées dans les langues africaines. A la radio, à la télévision et dans la presse, un besoin croissant de locuteurs et de présentateurs d'émissions en langues africaines se fera sentir et créera des emplois.

Pour que ces propositions puissent être mise en application, un effort soutenu devra être déployé par tous ceux qui comprennent le lien entre langue et sous-développement ou langue et développement. Il faudra expliquer, instruire l'opinion publique, les responsables politiques, administratifs et universitaires, les professeurs et étudiants, pour que la structure de domination mentale des universités chez nous soit mise à nue et que la mise en sous-développement par la logique de ces universités soit révélée. Il faudra un courage politique au décideur politique pour orienter les universités sur le sol africain dans cette nouvelle direction. Mais pour le salut de son peuple, il n'aura pas le choix. Il peut différer cette décision pour des stratégies de maintien ou d'accès au pouvoir, mais il ne pourra que la différer. Un jour ou l'autre, la dégringolade politique et économique et la désintégration avancées des valeurs et des repères l'obligera à prendre le taureau par les cornes pour sauver la nation.

Les langues africaines sont un élément clé pour la recomposition de la personnalité de l'homme d'Afrique, pour le rétablissement de son équilibre psychique et mental, et pour la réconciliation avec lui-même. L'introduction de ces langues dans le système scolaire et universitaire permettra un redéploiement des énergies qui mènera vers un nouveau développement économique de nos pays et vers un nouvel équilibre de la personne et de nos sociétés. Cette direction, me semble-t-il vaut la peine d'être prise, dès maintenant.